

LITTLE JOE : NEW YORK 68 / HOLLYWOOD 72

Publié le 26 février 2015 - N° 230

Le metteur en scène et comédien Pierre Maillet présente, au CENTQUATRE, les deux volets de son spectacle adapté de la trilogie *Flesh, Trash, Heat* de Paul Morrissey. De New York 68 à Hollywood 72 : une plongée enthousiasmante dans les errances d'une humanité cabossée.



En novembre 2013, Pierre Maillet présentait son remarquable *Little Joe – New York 68* au Maillon, à Strasbourg, spectacle adapté des deux premiers volets de la trilogie *Flesh, Trash, Heat* de Paul Morrissey*. C'est à la Comédie de Saint-Etienne, le 24 février dernier, que le metteur en scène et comédien a créé *Little Joe – Hollywood 72*, la seconde partie de son diptyque hommage au cinéaste américain. Passant du New York underground de la drogue et de la prostitution au Los Angeles des stars déchues et des aspirants à la célébrité, le cofondateur du *Théâtre des Lucioles* réitère, dans ce nouvel opus, le défi qu'il avait brillamment relevé dans son première travail : se réapproprié, par le théâtre, l'univers brut et singulier des films expérimentaux réalisés par le complice d'Andy Warhol. Même scénographie gigogne que *New York 68* (de Marc Lainé), même présence loufoque de figures incertaines et bariolées (les costumes sont de Zouzou Leyens, les coiffures et maquillages de Cécile Kretschmar), même réalisme stylisé, *Hollywood 72* nous transporte dans un monde de rêves et de désillusions.

Entre burlesque et désespérance

Un monde peuplé d'existences dérisoires et même, par certains aspects, assez pathétiques. Mais Pierre Maillet parvient – petit miracle de sa double proposition – à nous attacher à ces tranches de vie dans lesquelles il ne se passe pourtant pas grand-chose. Désœuvrement, coucheries, plans carriéristes... Le metteur en scène suscite de bout en bout notre intérêt, nous fait rire, nous touche même, en laissant percer derrière ces histoires de rien les blessures d'une humanité fragile, déjà perdue. Si ce n'était cette ombre qui plane, tout serait ici entièrement joyeux. On plonge dans des piscines, on rit, on chante, on se pavane en maillots de bain pour se dénuder à la première occasion. On incarne des personnages qui semblent inventer, dans l'instant même de la représentation, ce qu'ils sont en train de vivre. Clément Sibony (dans le rôle emblématique de Joe), Véronique Alain, Emilie Beauvais, Geoffrey Carey, Matthieu Cruciani, Denis Lejeune et Pierre Maillet sont les étonnants interprètes de ce tableau hollywoodien. Un tableau libre, imaginatif, entre burlesque et désespérance.

Manuel Piolat Soleymat





« Little Joe », Pierre Maillet

Par **Alban Orsini**

La trilogie *Flesh* (1968), *Trash* (1970) *Heat* (1972) de Paul Morrissey est sans nul doute, avec le *Pink Narcissus* de James Bidgood de 1971, l'un des témoignages les plus emblématiques de la révolution sexuelle des années 70 aux États-Unis. Devenue culte aujourd'hui, elle est considérée par beaucoup comme LE bijou incontestable du cinéma underground. Portés de bout en bout par le comédien iconique Joe Dallesandro et produits par le non moins incontournable Andy Warhol, les films suivent le parcours halluciné de trois Joe, tour à tour prostitué, *junky* ou bien encore star déchue. Évoluant parmi les fous magnifiques et autres clochards célestes chers à Jack Kerouac, *Little Joe* (tel que surnommé par Lou Reed dans son célèbre *Walk on the Wild Side*) incarne à lui seul une génération perdue éprise tout à la fois de liberté que de danger.

Attaché au cinéma depuis toujours, voir le comédien et metteur en scène Pierre Maillet se confronter à l'univers sulfureux de Paul Morrissey n'a rien d'étonnant. Que ce soit au sein de la compagnie du Théâtre des Lucioles et de ses codes sans cesse empruntés au cinéma ou bien encore dans ses choix personnels de mises en scène (dans *Plus qu'Hier et Moins que Demain*, il reprenait notamment quelques passages de *Scènes de la Vie Conjugale*

d'Ingmar Bergman), le septième art occupe une place prépondérante dans le travail de Pierre Maillet.

La première partie du diptyque proposé par Pierre Maillet, « *New York 68* », reprend en grande partie les deux premiers films de la trilogie de Paul Morrissey, à savoir *Flesh* et *Trash*, qui tous deux se déroulent à New York.



Imbriquant les deux Joe des films d'origine, « *New York 68* » tisse la toile ténue d'un monde interlope et névrosé en perte évidente de repères – la ville y jouant les araignées – sans sombrer dans le pathos pour autant. Incarné par deux comédiens différents (Matthieu Cruciani et Denis Lejeune), Joe est ici sublimé, comme à l'époque de Dallessandro d'ailleurs, par cette incarnation du désir que le personnage suscite (presque) malgré lui, au travers du corps même de ses deux magnifiques interprètes.



Nous connaissons déjà le talentueux Matthieu Cruciani croisé [ici](#) ou [là](#) comme comédien ou bien encore metteur en scène, et c'est donc sans

surprise que nous redécouvrons son talent une nouvelle fois confirmé. Denis Lejeune se révèle quant à lui une belle découverte : séduisant comme il se doit, il trouble le personnage de Joe en y ajoutant une pointe d'humour et de légèreté des plus intéressantes, parvenant par là même à renouveler le prostitué emblématique et héros de « *Flesh* ». Ainsi, jamais l'érotisme masculin n'aura été si bien incarné : moite, dense tout autant que terriblement charnelle, l'atmosphère de « *New York 68* » s'inocule à la façon d'un microbe, dans une fièvre qui tout submerge.



Si la mise à nu quasi constante des comédiens joue de manière indéniable dans le surlignage de cet aspect très sexué de la proposition de Pierre Maillet (en résurgence assumée et évidente de l'érotisme cinématographique distillé par Paul Morrissey au travers du corps-instrument qu'est pour lui Joe Dallessandro), la sexualité et sa représentation ne sont jamais gratuites et participent bien au contraire ici à la révélation d'une certaine forme de vulnérabilité. Les corps ne sont en effet au final, dans « *New York 68* », que les objets désincarnés d'un monde malade. Ainsi, lorsque Joe tient la pose devant l'Artiste (interprété par Geoffrey Carey) ou bien encore lorsque Géri Miller (Christel Zubillaga) danse topless, ils assument tous deux leur condition et acceptent de s'y emprisonner. Ce faisant, Pierre Maillet distille à l'ensemble de sa proposition une patine pessimiste autant que cynique, qui atteint son apogée à la fin du spectacle. Mais qu'on ne s'y trompe pas : « *New York 68* » est aussi souvent très drôle...



D'un point de vue formel, le metteur en scène se livre à une reconstitution véritablement bluffante des années 70, autant dans le mobilier, les costumes que l'ambiance. Sans chercher à tout prix le copié/collé de l'œuvre originale (les deux comédiens incarnant Joe sont en ce sens physiquement assez loin de Dallessandro pour permettre de prendre ses distances du film de Morrissey), certaines scènes sont néanmoins très proches, dans leur organisation même, des films originaux. Notons également le mimétisme troublant suscité par l'utilisation très réussie du maquillage et des costumes, notamment dans l'interprétation par Pierre Maillet d'Holly ou bien encore celle de Johnny par Jean-Noël Lefèvre. Afin de renforcer cette évocation très *septuagintaire*, la musique tient un rôle prépondérant : de Patti Smith à Lou Reed, tout concourt à renforcer, par le son, la résurgence d'une époque et à ancrer ainsi temporellement le propos. À noter également le travail très précis et subtil du groupe Coming Soon dont nous reparlerons plus tard.

Ajoutons que par un procédé terriblement original, Pierre Maillet assimile au passage la pellicule en intégrant dans son spectacle les défauts techniques qu'elle induit. Pour ce faire, le metteur en scène incorpore des ruptures de rythme très originales qui prennent la forme de coupures, de décalages, ou bien encore de parasites sonores. Ce faisant et une nouvelle fois, il insiste particulièrement sur le matériel cinématographique initial qui sert de base à sa proposition, référence renforcée par le travail scénographique de Marc Lainé dont on retrouve ici l'amour du cadre. Maîtrisée, la scénographie permet par ailleurs une immersion véritable dans le monde de Joe en accumulant, par la perspective, les points de vue.



Cette première partie du diptyque est une véritable réussite : intensément sexy et tenu de bout en bout par des comédiens charismatiques et des effets de mises en scène efficaces, ce « *New York 68* » se révèle un moment tout à la fois fort, drôle, tendre et terriblement émouvant.



Pierre Maillet traduit Paul Morrissey au théâtre

Par **Armelle Héliot**
Publié le 22 mars 2015

*Metteur en scène, il a toujours travaillé dans une zone flottante où cinéma et théâtre sont très proches. Il a adapté en deux volets les trois films d'une génération qui n'est pas la sienne : **Flesh (1968), Trash (1970), Heat (1972) de Paul Morrissey. Un voyage au long cours en deux volets et trois comédiens pour incarner Little Joe immortalisé par Joe Dallesandro, Denis Lejeune, Matthieu Cruciani, Clément Sibony.***

Pierre Maillet, c'est une déjà longue histoire. Vingt ans qu'avec la compagnie qu'il a cofondée au sortir de l'école de Rennes -ou pas même sorti, d'ailleurs- Les Lucioles, il travaille à monter des spectacles, à mettre en lumière des êtres à part. De grands originaux poussés parfois dans les marges. Des solitaires ou des gens de groupe -des solitaires en troupe. Ce que propose Pierre Maillet est toujours intéressant. On peut entrer plus ou moins facilement dans les mondes qu'il dévoile, on peut trouver plus ou moins fort tel ou tel spectacle, mais c'est toujours puissant, personnel, intelligent, émouvant. Pierre Maillet n'est pas seulement un lecteur passionné, un érudit, pas seulement un chef-metteur en scène qui orchestre des spectacles. Il est aussi un comédien. Il aime le travestissement et dans *Little Joe* il apparaît dans les deux volets. Il possède une présence naturelle. Cela ne s'explique pas. Il est présent aux projets qu'il porte; Cela lui donne une densité particulière qui fait que même ceux qui ne le connaissent pas le remarquent.

A un quart d'heure de la fin, une apparition, donne l'exacte couleur de ce qu'il a voulu faire. Le déguisement -"je serais..."- l'**extravagance, la musique, la chanson, l'insolence, l'esprit** tout est là. Cette séquence est irrésistible et l'on crierait bien "Bis !" tellement **Tante Harold**, si l'on peut se permettre de le désigner ainsi, est drôle ! A ce moment là de son travail on touche l'exact sens de ce qu'il a voulu faire, entraînant onze acteurs dans le premier volet, neuf dans le deuxième.

Dans le premier, *New York 68*, on repère les épisodes des deux premiers films de Morrissey, *Flesh (68)* et *Trash (70)* dans l'autre, le seul *Heat* sous le titre de *Hollywood 72*. Ce qui lie les deux volets, par-delà la distribution, c'est une **scénographie très intelligente** qui installe le cinéma au coeur du théâtre et le cinéma comme la vie même des personnages qui, d'une certaine manière, vivent dans un film, vivent sur un écran. Cette scénographie harmonieuse et intelligente, très efficace dans la narration, mais qui ne fait

rien pour oublier le théâtre (c'est un rideau tiré qui marque la fin d'une scène) est signée **Marc Lainé**. Elle est indissociable d'un travail sur **les lumières de Bruno Marsol**. Nous reviendrons plus longuement, ici et ailleurs, sur cet ensemble dont le premier volet a été créé en novembre 2013. *Hollywood* a été créé il y a quelques semaines à la Comédie de Saint-Etienne.

Disons le, la deuxième partie, plus fraîchement pensée, plus serrée aussi -un seul film est en question contre deux dans la première partie- est plus convaincante. Elle est construite, mieux rythmée, très bien jouée. La première partie est un peu languissante et aplatit un peu la matière de Morrissey qui est d'une sourde violence, il ne faut pas l'oublier évidemment et si l'on résume les arguments, si on rappelle l'intrigue des films, on va peut-être choquer un certain nombre de personnes... Car il y a un jeu perpétuel avec la destruction et la mort dans le monde qui gravite à la Factory de Warhol... On n'oublie pas, et sans doute Pierre Maillet connaît-il ce travail, la *Factory* selon **Krystian Lupa**. **Maillet est plus doux, plus en empathie, plus au près de ce qu'a représenté Morrissey et ces années là, ces artistes et ces "personnages" là.** Là où Lupa exerce son ironie de l'Est, Maillet tente de comprendre, de rendre hommage, de faire revivre. C'est un exercice d'admiration qui n'interdit jamais la distance et l'humour, voire même l'insolence. Mais Maillet ne s'installe jamais en position de supériorité par rapport à ces êtres et à cette époque.

Saluons les comédiens. Ils y vont. Souvent nus. Se déloquant, se rhabillant sans cesse. Mais nulle impudeur. Plutôt la belle santé. Malgré paradis artificiels : mais ils veulent connaître, ils veulent savoir. Il s'agit d'une quête. Comme le montre d'ailleurs très bien le tout début... Citons-les : nous en parlerons mieux plus tard. Les trois Joe, donc, **Denis Lejeune, Matthieu Cruciani, Clément Sibony,** et donc, **Véronique Alain, Emilie Beauvais, Guillaume Béguin, Marc Bertin, Emilie Capliez, Geoffrey Carey** (il est toujours dans *Henry VI* par Thomas Jolly et joue Warhol s'il vous plaît), **Jean-Noël Lefèvre, Frédérique Loliée, Valérie Schwarcz, Elise Vigier, Christel Zubillaga.** Distribution ouverte avec **guests....Et Pierre Maillet !**

Tristes histoires tout de même : dans *Flesh*, Joe, à peine marié, se prostitue pour trouver l'argent dont sa femme a besoin pour l'avortement de sa petite amie...Il protège curieusement son épouse, son mariage d'une certaine manière...Dans *Trash*; Joe a sombré dans la drogue et il est tellement abîmé qu'il ne peut plus exercer son travail... Dans *Heat*, enfin, on rencontre **Joey Davis**, un jeune homme qui a été un enfant acteur qui a connu une notoriété. Dans un motel de deuxième catégorie -mais c'est beau le soleil et la piscine, même minable- il rencontre la fille déjantée et homosexuelle d'une star avec qui il a travaillé autrefois. Lui n'a qu'une idée, il veut enregistrer son disque... Pas étonnant que **le groupe Coming Soon** soit important dans le spectacle.

Quant au spectacle même, dont nous reparlerons longuement, il manque parfois de tension, mais il ne faut pas lâcher en route : le meilleur est pour la fin et la bande élargie des Lucioles continue de forcer notre admiration !

Little Joe Spectacle hommage aux films de Paul Morissey mis en scène par Pierre Maillet

Par Joschka Schidlow sur Allegro Théâtre
Publié le 23 Mars 2015

Comparses d'Andy Warhol, Paul Morissey réalisa au début des années 70 avec des habitués de La Factory (atelier d'artistes réunis autour de l'inventeur du pop art) la trilogie *Flesh*, *Trash* et *Heat*. Ces films apparaissent à présent comme des documents sur une époque où de jeunes marginaux américains faisaient la nique à l'ordre moral. L'adaptation pour la scène qu'a tiré de cette oeuvre Pierre Maillet est constituée de deux volets : *New York 68* et *Hollywood 72*. Les musiques du Velvet Underground et de *Coming soon*, un groupe bien actuel et bigrement talentueux, accompagnent les descentes au gouffre d'un prostitué, d'un toxicomane et d'un chanteur autrefois enfant vedette. Les trois personnages interprétés à l'écran par Joe Dalessandro le sont ici respectivement et d'attachante façon par Denis Lejeune, Mathieu Cruciani et Clément Sibony. Dans sa mise en scène Pierre Maillet (qui joue lui-même et à merveille le rôle de la compagne surexcitée d'un des trois gars) en rajoute dans la drôlerie et le grotesque. Ce qui a pour effet de rendre incroyablement gracieuses des situations au départ glauquissimes. Difficile de ne pas être ému par Véronique Alain qui incarne une vedette vieillissante (dont le modèle est Sylvia Miles vue notamment dans *Macadam Cowboy*) prête à tout pour que son jeune amant ne prenne le large. Toute aussi admirable est Frédérique Loliée qui se glisse dans la peau d'une jeune frappingue dont le langage, quand on la contrarie, n'est plus qu'un déluge d'injures. Incarnant un personnage à l'évidence inspiré par Warhol, Marc Bertin fait, lui, une composition qui attire autant le rire que la sympathie. Bien que jalonné de scènes savoureuses et souvent d'une grande crudité, *Little Joe* baigne dans un climat de mélancolie. Dû à l'évidence à l'épidémie de sida qui allait peu après mettre un terme à la recherche angoissée d'une manière de vivre moins établie.